

Analyse de livre

■ Olivier Norek
Dans les brumes de capelans
Neuilly-sur-Seine : Michel Lafon,
2022

L'enquête mène à Saint-Pierre-et-Miquelon

Lors de présentations de son dernier roman sorti ce printemps 2022, *Dans les brumes de capelans*, Olivier Norek a souligné, en présentant le décor choisi pour le retour de son héros emblématique de la *Trilogie 93*, la rareté des productions littéraires ayant pris pour sujet cette collectivité d'outre-mer de l'Atlantique Nord que selon son narrateur, « 99 % des Français sont infoutus de placer correctement sur un globe sans se planter de quelques milliers de kilomètres voire d'hémisphère ». Constat amer qui fait écho à l'impossibilité de recueillir pour ce numéro de *L'Information psychiatrique* des publications sur la psychiatrie s'y rapportant : Saint-Pierre-et-Miquelon manquait à l'appel dans ce volume dédié aux outre-mer.

À ceux que dérouterait la présence d'un roman policier dans une revue scientifique, Alain Rey aurait pu répondre depuis la très sérieuse revue *Littérature* qui a consacré il y a 40 ans son numéro 49 au roman policier : il y relevait avec impertinence que toute réflexion sur le polar se dédouane toujours doublement, en présentant des excuses pour accorder un intérêt

à un sous-genre de littérature alimentaire, « *déréliction retournée par une admiration frénétique* » pour certains de ses représentants, et par des excuses pour l'impossibilité de définir un concept à partir d'un corpus hybride « où Hammet embrasse Gaboriau..., où Agatha Christie copule avec San Antonio ». Le professeur de littérature Uri Eisenzweig y divisait les études sur le roman policier en trois groupes : les ouvrages d'érudition chargés de le faire accéder à la respectabilité littéraire par la recherche d'une ascendance dans des textes vénérables, dont la Bible, les approches philosophico-sociologiques sur le « phénomène » culturel que constitue son succès, et les approches normatives polémiques sur un genre exclu du Panthéon littéraire.

Depuis que le singulier Régis Messac a hissé le roman policier sur les bancs de l'université en 1929 avec sa thèse *Le « détective novel » et l'influence de la pensée scientifique*, le polar a confirmé, tandis que son succès populaire ne se démentait pas (preuve à charge pour les critiques de sa faiblesse littéraire), qu'il pouvait être un objet d'étude universitaire. Signes d'évolution historique vers une porosité du genre policier, Simenon est entré à la Pléiade, Pierre Lemaître a été récompensé d'un Goncourt en le quittant. Et la psychanalyse s'est invitée dans l'interprétation de ce « sous-genre » qui aujourd'hui en France, constitue un tiers des livres achetés.

Aux origines d'abord, puisque pour certains habiles à démontrer que l'enquête policière et la pratique analytique sont semblables, Freud et Lacan ont étudié pour leurs

théories des textes à « structure policière », *Œdipe roi* de Sophocle pour Freud, *La lettre volée* d'Edgar Allan Poe pour Lacan. Conan Doyle, médecin père de Sherlock Holmes a adhéré à la Society for Psychical Research, et était un contemporain de Freud qui aurait, lors d'une conférence en 1909 faite à Vienne auprès d'étudiants en droit, développé les parallèles entre l'enquête policière et l'analyse.

Les stéréotypes du genre policier, que Foucault identifiait dans *Surveiller et punir* comme l'appropriation par les classes dominantes de la criminalité sous une forme recevable, exigeant, relié à l'enquêteur, un criminel symptôme d'une société déviante. Aussi, inévitablement liés aux mystères et ressorts psycho-criminologiques, les « psy » sont entrés dans la galerie de personnages des polars, pas toujours du bon côté de la moralité. Protagoniste indispensable de ce genre codifié que l'auteur doit surprendre, le lecteur, plus ou moins addict au suspens ou bénéficiaire innocent de la « polarothérapie » examinée pendant les confinements, est un autre élément de l'association polar et psy. Quand ce n'est pas carrément du côté des auteurs que l'association se joue, car les psychiatres et psychanalystes écrivains s'essayant au genre ne sont pas rares.

C'est à un autre corps de métier qu'Olivier Norek appartient : lieutenant de police judiciaire en Seine-Saint-Denis en disponibilité, il fait partie du groupe fourni de policiers devenus écrivains. Pour son septième roman, c'est dans l'opacité du brouillard qui avait accueilli Chateaubriand à l'approche de l'île Saint-Pierre « dont les côtes perçaient en forme de bosse noire à travers la brume » dans *Mémoires d'outre-tombe* qu'il fait renaître le capitaine Coste, abandonné abîmé à la fin de sa *Trilogie 93* six ans plus tôt. Les brumes de capelans, phénomène météorologique de brouillard dense qui recouvre l'archipel

Rubrique coordonnée
par Joséphine Caubel

de Saint-Pierre-et-Miquelon au printemps et annonce la migration des bans de capelans, a accueilli son envie d'écrire une enquête « à l'aveugle ».

Selon les spécialistes du genre, les clichés qui définissent le polar (thème unique du crime et de son élucidation, stratégie narrative réduite à l'enquête et à l'immuabilité des personnages, diégèse soumise aux scénarios codifiés), suffisent à exclure le roman policier quelle qu'en soit la qualité de style, de la « grande » littérature, alors que ses défenseurs mettent en valeur une production variée dont les évolutions ont inscrit le roman policier dans la modernité du Nouveau Roman, mais aussi avec son réalisme critique, ses thèmes sociaux et la mise en scène de la désillusion du monde, dans le post-modernisme. Pour le lecteur, le roman policier devra surtout respecter et contourner avec créativité la rigidité des codes pour avoir les qualités d'un « *page turner* ».

Rôdé à l'exercice qui lui a valu d'être récompensé dans le milieu (prix le Point du Polar européen 2016), Olivier Norek a vu dans Saint-Pierre-et-Miquelon le moyen de renouveler son héros, transporté à des milliers de kilomètres de son décor originel, la Seine-Saint-Denis, dans un récit qu'il a placé sous le signe de la deuxième chance pour plusieurs des personnages.

L'archipel au sein duquel l'île Saint-Pierre « prend des airs de baleine la gueule ouverte », considérée par sa proximité avec Terre-Neuve comme « l'endroit le plus brumeux de la planète », lui permet de développer le thème de l'enfermement, élément moteur de l'intrigue : s'y rejoignent la dissimulation géographique insulaire de la nouvelle mission du héros chargé d'un programme de protection des témoins, et les éléments psychologiques instillés dans ses victimes fictives, à la fois en référence à des faits divers réels tels que l'affaire Kampusch, ou au phénomène contemporain des hikikomori, et d'exploiter ainsi habilement des

recettes marquantes du genre policier moderne et qui semblent avoir déjà fait son succès dans ses précédents romans : le thriller social et réaliste, et une psychologisation des personnages.

Immersion

Aussi, c'est en revendiquant d'être un auteur réaliste qui ne veut pas se contenter de raconter des « histoires de police » d'ancien policier, qu'Olivier Norek explique avoir passé plus de deux mois sur l'archipel pour en faire une description à la fois vraisemblable et inspirée, ajoutant l'observation immersive dans son processus d'écriture. On y trouvera d'autres recettes du roman réaliste et les éléments intertextuels caractéristiques du polar qui renforcent la connivence avec le lecteur : tandis que sont distillés au fil du récit des éléments factuels du quotidien des Saint-Pierrais, chiffres et références bibliographiques réels alimentent les dialogues des personnages fictifs. *Le berceau des dominations, anthropologie de l'inceste* de la chercheuse Dorothee Dussy, sert par exemple une étape du dénouement de l'intrigue à rebondissements où évoluent une psychiatre qui a quitté Sainte-Anne, un spécialiste du psycho-traumatisme, des considérations sur le syndrome « galvaudé » de Stockholm, une description du « complexe de Caïn ». Olivier Norek, qui dit se méfier des clichés, ne les a pas tous esquivés, mais les rebondissements finissent quand-même par disculper ses psychiatres des soupçons de manipulations de patients et d'aveuglement par incompétence.

Si Olivier Norek use de réalisme, il l'a logé pour Saint-Pierre et l'île aux Marins dans la description des paysages et des déchaînements météorologiques. Celui relatif au recours à la psychiatrie que paraissent nécessiter ses personnages cabossés est réservé à la métropole : les groupes de paroles traitant les « incapacités aux

interactions sociales » sont au GHU Paris Psychiatrie et Neurosciences et un passage par la clinique de Courbat, authentiquement réservée en Touraine aux dépressions et addictions pour les personnels du ministère de l'Intérieur, attend l'un des personnages.

Donc pas de reportage par procuration sur la psychiatrie Saint-Pierraise en dehors d'une référence concise au « psy » en remplacement ou en courte mission parmi les arrivants à l'aéroport de Saint-Pierre. Car aucun de ses personnages n'a à faire avec le centre hospitalier François-Dunan qui compte selon les rapports d'activités accessibles, un seul psychiatre parmi sa douzaine de praticiens, et qui ne comporte pour lit spécifique de psychiatrie qu'un isolement, l'activité psychiatrique étant assurée en ambulatoire au CMP-CATTP Cha-teaubriand ouvert en 2010.

Même « le psy » Melchior, le consultant en psycho-criminologie du roman en appui du capitaine Coste (inspiré du psychiatre et véritable colonel du service médico-psychologique des armées), intervient à distance en visio depuis la métropole. En concordance pourrait-on dire avec l'organisation des soins offerte dans la vie réelle aux quelques 6100 habitants de l'archipel, dont 90 % vivent sur les 25 km² de l'île Saint-Pierre : l'offre de soins qui compte moins de dix professionnels en secteur libéral prévoit en recours de la télé-médecine et des « évasons » (évacuations sanitaires) vers le Canada pour plus de 75 % des cas (à Terre-Neuve situé à 20 km et à Halifax), et plus rarement vers la métropole dans le cadre de conventions avec le CHU de Rennes, et pour les urgences psychiatriques, Maison Blanche à Neuilly-Marne et Sainte-Anne à Paris.

Comme l'archipel compte un crime tous les 10 ou 15 ans, l'ambition de construire un thriller réussi ne pouvait se contenter de la seule criminalité de Saint-Pierre-et-Miquelon. Aussi, la stratégie narrative s'appuie sur les allers-retours avec la métropole où se mènent

des enquêtes complémentaires. Ce qui nourrit géographiquement le jeu mené par Olivier Norek avec le lecteur, jeu de compétition stéréotype du genre où le récit voilé-dévoilé doit maintenir l'intérêt et déjouer les prédictions du lecteur. Un jeu qu'il nourrit aussi avec l'usage des métaphores-énigmes parmi lesquelles la fonction de « peseur d'âmes » endossée par le capitaine Coste et les identités « légendes » attribuées à ses protégés.

Cette fonction du jeu dans le polar est théorisée comme instrument de plaisir commun à la lecture populaire, par ses liens avec la littérature enfantine fondée sur la pulsion de répétition et sur la présence du

fantasme. Le roman policier réactive en effet des fantasmes archaïques dans l'imaginaire d'un monde fait de chasseurs et de chassés, où à la « primitivisation » des personnages répond la « primitivisation » du lecteur. Du côté du merveilleux enfantin, l'aspect prévisible de la fin rapproche le polar du conte, d'autant plus qu'il faut y accepter les données factuelles et les indices distribués comme dans un conte de fée. Enfin, le cliché, constitutif du polar, en se désignant lui-même, invite à une lecture ironique.

En étant tolérant avec quelques lourdeurs et une psychologisation parfois trop appuyée, on peut accepter de jouer et se laisser

embarquer dans les brumes de Saint-Pierre-et-Miquelon par l'entremise de cet échantillon du « revers ludique d'une angoissante et redondante reconnaissance, celle du désordre et du mal » tel qu'Alain Rey avait défini le polar.

Isabelle Montet

*Rédacteur en chef adjoint
de l'Information Psychiatrique
montet.isabelle@wanadoo.fr*

Liens d'intérêt

L'auteure déclare ne pas avoir de lien d'intérêt en rapport avec cet article.